

AVANTI-PROPOS

Le texte qu'on va lire est celui d'une conférence qu'avait présentée Paul Ricoeur à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne en 1985. Il est consacré à une question qui n'a cessé d'accompagner Paul Ricoeur tout au long de sa réflexion et de ses travaux philosophiques : la réalité du *mal* comme mise en cause d'une certaine manière de penser (voir ce qu'il appelle ci-après la *théodicée* et l'*onto-théologie*) et, par-delà, l'obligation de reprendre à nouveaux frais le thème de l'*affirmation originnaire*, celle de soi dans sa quête d'exister, individuelle et collective, et celle de Dieu au travers des signes que les hommes en inscrivent au cœur du créé¹.

1. Les ouvrages sur Ricoeur sont aujourd'hui innombrables ; contentons-nous de renvoyer à son « Autobiographie intellectuelle », *Réflexion faite*, Paris, Seuil, 1995.

ISBN 978-2-8309-1144-2

© 2004 by Editions Labor et Fides
1, rue Beauregard, CH – 1204 Genève
Tél. +41 (0)22 311 32 69
Fax +41 (0)22 781 30 51
e-mail : contact@laborefides.com
Site internet : www.laborefides.com

Diffusion en Suisse : O.L.F., Fribourg
Diffusion en France et en Belgique :
Editions du Cerf, Paris
Diffusion au Canada : FIDES, Montréal

Paul Ricoeur a des racines protestantes. On peut le souligner sans esprit de confiscation ni d'apologétique. D'abord parce que Paul Ricoeur n'a jamais caché ni cette origine ni la solidarité qui pour lui s'ensuit ; il a seulement eu à cœur de bien marquer, légitimement, qu'il était et se voulait philosophe, non théologien ou dogmaticien. Ensuite, indiquer ici des racines protestantes n'entend pas dire une supériorité, mais situer une conjoncture, historique, avec ses points forts certes, mais sachant aussi que tout point fort peut avoir ses revers spécifiques². Paul Ricoeur m'apparaît typiquement protestant précisément dans sa manière d'inscrire la question du mal en un lieu qui, pour l'homme, sera originaire. Cette décision oblige – là aussi de façon typiquement protestante – à couper dès le départ avec toute perspective unifante qui parlerait trop vite – sans rupture originaire et à un niveau directement rationnel – de cosmologie chrétienne (avec ses dérivés possibles :

2. Sur le protestantisme ainsi envisagé, voir bien des éléments de l'*Encyclopédie du protestantisme* (Pierre GISEL éd.), Paris-Genève, Cerf-Labor et Fides, 1995.

anthropologie chrétienne, éthique et politique chrétiennes, etc.)³.

Que Paul Ricoeur ait toujours été aux prises avec la question du mal, les titres de plusieurs de ses ouvrages l'indiquent déjà. Voyez notamment *Finitude et culpabilité*⁴ (en deux parties : *L'homme faillible* et *La symbolique du mal*), l'article sur le « péché originel » (1960), reproduit dans *Le conflit des interprétations*⁵, ou telle autre étude reprise à l'encontre de « Religion et foi » (*ibid.*, p. 371 ss.), notamment « Culpabilité, éthique et religion » (p. 416 ss.). Voyez aussi la préface à Olivier Reboul, *Kant et le problème du mal*⁶, ou à Jean Nabert, *Le désir de Dieu*⁷. Dans ce

3. Le « geste » protestant originaire substitue à une cosmologie chrétienne (respectivement : à une anthropologie, à une politique ou à une éthique chrétienne) une *position théologique de la question du monde* (respectivement : une position théologique de la question de l'homme, du politique, des questions éthiques, etc.).

4. Paris, Aubier, 1960, 2 vol.

5. Paris, Seuil, 1969, p. 265 ss.

6. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1971.

7. Paris, Aubier, 1966.

contexte, soulignons encore, chez Paul Ricœur, un regard récurrent du côté de Kant, tout à la fois philosophe des limites, du « mal radical » et d'une certaine manière d'inaugurer une philosophie de la culture, de la religion ou de l'art, philosophie délibérément pratique, philosophie d'une tâche sous le signe d'une espérance bien comprise.

Par-delà ces références, je crois que l'inénaire même de Paul Ricœur est ici typique. Indiquons-le brièvement. Sa grande œuvre des années cinquante et soixante est une *Philosophie de la volonté*. En registre phénoménologique hérité de Husserl. Mais le choix de se consacrer à l'analyse de la volonté n'est probablement, déjà, pas innocent (elle conduit en tout cas à prendre plus délibérément en compte les dimensions du corps). Ne l'est pas non plus, en outre, l'insistance sur l'*involontaire* qui vient grever — mais aussi, à certains égards, provoquer — le volontaire⁸. Surtout, ce qui doit être sou-

8. Le volume I de la *Philosophie de la volonté* a pour titre : *Le volontaire et l'involontaire*, Paris, Aubier, 1950.

ligné, c'est le passage qui ouvre à la *Symbolique du mal*. De quoi s'agit-il ? — d'une interruption de la description pure, neutre ; on lève — on doit lever — l'abstraction mise sur la faute effective. Or, ce passage est un non-passage. Nulla description ne saurait passer de l'innocence à la faute⁹. Dès lors, une autre méthode — une autre posture du philosophe — sera requise : une *herméneutique*, interprétation des signes (religieux, mythologiques) qui disent à la fois l'*aveu* de la faute effective et l'espérance de son *dépassement* en acte. C'est le symbole qui, là, « donne à penser »¹⁰. Chemin incontrournable. Pourquoi ? — parce que le mal est lié à l'énigme d'un surgissement, d'un surgissement qui ne fait pas nombre avec les simples choses du monde venant se ranger dans l'espace et le temps.

C'est ce mouvement que Paul Ricœur reprend ici quand il coupe avec la « théodicée » et l'« onto-théologie ». Il en allait de même dans son étude exemplaire de saint Augustin, à l'enseignement du « péché originel ».

9. Cf. *L'homme faillible*, p. 9 ss.

10. *La symbolique du mal*, p. 324.

C'est que, pour Paul Ricoeur, le penser — théologique ou philosophique — doit toujours à nouveau se conquérir contre ses tentations internes. Il le peut en regardant du côté de ses sources non philosophiques, qui le précèdent, l'accompagnent et le surplombent : les expressions religieuses par excellence et, par-delà, les réalités qu'elles cristallisent, celles du mal, celles de l'existence même, celles de Dieu. Et quant à l'existence, le présent texte est justement instructif en soulignant peut-être plus que Ricoeur ne l'avait fait antérieurement les réalités de la plainte, de la protestation, de l'individualité obscurcie pourrait-on dire¹¹. Job, invoqué ci-après, en dit la figure exemplaire.

Par-delà ces quelques indications, qui n'ont d'autres prétentions que de situer le présent texte, peut-on reprendre plus systématiquement ici ce qui se joue quant au penser et à l'exister ? Peut-être, mais seulement pour introduire, sommairement et avec la réserve requise, aux textes mêmes de Paul Ricoeur.

11. Cf. aussi, sur ce thème, « Le récit interprétatif », *Recherches de science religieuse*, 1985/1, p. 18 s.

Comme une incitation à la lecture.

Premier point à conquérir : le mal n'est pas une chose, un élément du monde, une substance en ce sens-là ou une nature¹². Les Pères de l'Église l'ont souligné ; les docteurs médiévaux aussi. Contre toute gnose (tout penser du mal en forme principale de savoir). Si le mal était « monde » (il en va de même pour Dieu), le mythe serait un savoir. Or, la philosophie est parfois relais d'un savoir mythique, c'est pourquoi elle doit commencer par une critique de l'illusion (la sienne, celle de tout homme)¹³, critique des idoles (les siennes), critique de ses formes de « théologie rationnelle ». Le mal ressortit au contraire à une problématique de la liberté. Fondièrement. C'est pourquoi on peut en être responsable, le prendre sur soi, en faire l'aveu et le combattre. C'est dire que le mal

12. Cf. tout particulièrement *Le conflit des interprétations*, p. 268 s.

13. Cf., chez Kant, la critique de l'illusion transcendante, mise à mort initiale de la théologie spéculative qui peut seule ouvrir les champs de la raison pratique ainsi que de l'interprétation des textes et des œuvres de l'homme.

n'est ni du côté de la sensibilité ou du corps (comme tels, ceux-ci sont innocents)¹⁴, ni du côté de la raison (l'homme serait diabolique délibérément et sans reste). Le mal est inscrit au cœur du *sujet* humain (sujet d'une loi ou sujet moral) : au cœur de cette réalité hautement complexe et délibérément historique qu'est le sujet humain.

Le mal ressortit à une problématique de la liberté. Ou de la morale. Pas d'enfermement dans l'être ou la fatalité cosmique donc. Solution dès lors « pélagienne », accordant tout le poids à la libre décision de l'homme, capable d'inventer le bien *ou* le mal ? Non. Malgré ses équivoques ou le poids de ses formulations, saint Augustin et le concept de « péché originel » sont dans le vrai, théologiquement et humainement. C'est que la volonté humaine n'est jamais de départ, neutre, sans histoire, sans habitudes, sans nature acquise et construite¹⁵. De fait et originellement. Pourquoi ? c'est là que tout se tient ou se dissout : parce que l'homme n'est

14. « Préface » à l'ouvrage de Olivier REBOUR, p. X.

15. Cf. *Le conflit des interprétations*, p. 275.

sujet que quand il est appelé ; n'est sujet que responsable. Face à une loi, dit Kant, celle qui fait notamment que nous nous pensons (et dès lors, en un sens, que nous sommes) *autres* que pure nature. Que nous sommes marquée et fait de différence. De dissidence. Singuliers. Or, être appelé, c'est être « élu ». C'est renvoyer à Dieu. Et parce qu'il s'agit ici à la fois d'histoire concrète, particulière, contingente, et à la fois, sans paradoxe, d'originnaire, comme lieu constitutif ou lieu de surgissement, seuls le mythe et le religieux permettent ici le dire. Méditer sur le mal, c'est, pour Paul Ricoeur et la tradition qu'il reprend, dire une *faille* au cœur de tout enfermement dans l'être, naturel, *et*, radicalement, s'adosser à cette rupture pour être, être homme. En ce sens, le mal (comme Dieu) ne relève pas du seul détournement du temps ; il est lié à de l'« arrivé-une-fois-pour-toutes »¹⁶ devant quoi ma liberté effective est sommée, appelée et provoquée à exister.

Paul Ricoeur s'inscrit dans les héritages d'une philosophie *réflexive*, une philosophie

16. Cf. « Préface » à Olivier REBOUR, p. XII.

pour laquelle *l'affirmation originare* ressortit à l'intériorité, à la reprise sur soi. Mais le fait du mal infléchit cette philosophie. Il la coupe d'une tentation de dire le sujet humain comme « auto-position ». Il décentre ce sujet, l'inscrit en un ordre du faire et convoque là à un approfondissement qui, sans abandonner en rien la contingence, au contraire, ouvre sur une méditation de l'absolu (le non-lié).

Le divin n'a pas de « substrat » propre dans l'ordre du monde ; parce que rien, dans le monde, n'est et ne peut être divin comme tel (il en va là du divin, rigoureusement, comme du mal tout à l'heure). Il est transcendance ; et il se joue comme tel au gré de la naissance d'un sujet humain, de son accès à l'existence, lorsque, proprement adossé à une rupture tout à la fois originaire et intra-temporelle, ce sujet humain peut confesser son passé comme survenu et non comme simple destin, peut dire son présent comme naissance propre et peut s'ouvrir à l'accueil de ce qui vient. Soulignons-le, c'est le fait de l'existence qui est ici en cause, et en cause comme don : pour l'homme, l'existence se reçoit ; et c'est pour-quoi l'homme ne s'appartient pas.

Paul Ricœur est philosophe. Au plein sens du terme. Non simple méthodologue en sciences interprétatives ; ou psychosociologue des récits historiques. Les différences et ruptures internes à l'histoire et au monde ne sont donc pas, pour lui, à surmonter – à résorber ? – au gré d'une simple mise en place de méthodes appropriées. Ce serait une dérive technique ou fonctionnaliste ; qui cache les enjeux et n'aide pas l'homme. Les différences et les ruptures qui tissent nos existences sont au contraire assumées et prises en charge, pour être renvoyées à une rupture essentielle, constitutive. Celle où tout se retourne. Celle qui permet – qui institue – les particularités, les densités de chaque présent, la singularité des personnes. En appeler à la transcendence¹⁷ a dès lors une primauté : irréductible au simple futur inscrit dans le temps

17. C'est dès le départ du *Volontaire et de l'involontaire* que le destin des questions du mal (plus précisément : de la faute) et de la *transcendance* ont partie liée (p. 7, 31 ss.), et dès le départ aussi que la transcendence est dite receler « l'origine radicale de la subjectivité » (p. 7).

qui passe, c'est elle qui permet la mémoire
— l'anamnèse ou le *faire* mémoire — du passé,
du réel, de la vie de l'homme dans les corps
et de ce qui s'y fait (poétique) ou y advient
(téléologie).

Pierre Gisel

LE MAL : UN DÉFI À LA PHILOSOPHIE ET À LA THÉOLOGIE

Que philosophie et théologie rencontrent le mal comme un *défi* sans pareil, les plus grands penseurs dans l'une ou l'autre discipline s'accordent à l'avouer, parfois avec de grands gémissements. L'important n'est pas cet aveu, mais la manière dont le défi, voire l'échec, est reçu : comme une invitation à penser moins ou une provocation à penser plus, voire à penser autrement ?

Ce que le problème met en question, c'est un mode de penser soumis à l'exigence de cohérence logique, c'est-à-dire à la fois de non-contradiction et de totalité systématique. C'est ce mode de pensée qui prévaut dans les essais de théodicée, au sens technique du terme, qui, aussi divers soient-ils dans leurs réponses, s'accordent à définir le problème